

Le laquais obéit, mit pied à terre et s'approcha de l'homme étendu sur la route.

Cet homme, qui était nu-pieds, vêtu de haillons et le visage couvert d'une grande barbe inculte, paraissait évanoui.

— Pauvre homme! murmura la comtesse émue jusqu'aux larmes... il est peut-être tombé d'inanition...

Et elle mit vivement dans les mains de son mari un flacon de sels qu'elle portait suspendu à son cou, disant en même temps à l'autre laquais :

— Vite! François, vite! cherchez dans le coffre, vous trouverez une bouteille de malaga et des aliments.

Armand s'élança à terre et courut au mendiant évanoui.

C'était presque un jeune homme, et son visage amaigri par la souffrance conservait les traces d'une grande beauté. Sa barbe et ses cheveux étaient d'un beau blond doré, et ses pieds nus ensanglantés par les ronces, ses mains brûlées par le hâle étaient pendantes d'une exquise délicatesse de formes.

Le comte envisagea cet homme et jeta un cri de stupeur :

— Mon Dieu! murmura-t-il, quelle étrange ressemblance! on dirait Andrea...

Madame de Kergaz avait imité son mari, elle était descendue de voiture, et, comme lui, elle s'était approché du pauvre mendiant... Comme lui, elle jeta un cri d'étonnement.

— On dirait Andrea!... répéta-t-elle.

Il était pourtant peu vraisemblable que le baronnet sir Williams, l'élégant vicomte Andrea, en fût arrivé de chute en chute jusqu'à mendier par les chemins, sans chaussures et presque sans vêtements, puis à tomber mourant d'inanition.

En tous cas, si c'était lui, il avait été rudement éprouvé par les privations de toute nature, à en juger par ce visage hâve, amaigri, où la souffrance avait mis sa fatale empreinte.

Et pourtant, c'était bien là ses traits, ses cheveux blonds, sa taille.

Armand lui fit respirer le flacon de sels tandis que les deux laquais le relevaient.

Le mendiant fut long à rouvrir les yeux; enfin il poussa un soupir, et balbutia quelques mots à peine intelligibles.

— Il faisait chaud... balbutia-t-il... j'avais bien fait... je ne sais pas ce qui s'est passé... mais... je suis tombé...

En parlant ainsi, le mendiant, que M. de Kergaz et sa femme continuaient à regarder avec une anxieuse curiosité, promenait autour de lui des yeux hagards...

Tout à coup il les fixa sur Armand, manifesta aussitôt une sorte de terreur, essaya de se dégager des mains des laquais qui le tenaient toujours, et voulut fuir...

Mais il avait les pieds enflés par la fatigue d'une longue route, et il ne peut faire deux pas...

— Andrea! s'écria Armand, dans le cœur duquel s'élevait un sentiment de compassion profonde... Andrea, est-ce vous?

— Andrea? répéta le mendiant d'une voix égarée, que me parlez-vous d'Andrea? Il est mort... Je ne le connais pas... Je me nomme Jérôme le mendiant...

Et il parut être pris d'un tremblement convulsif, ses dents se prirent à claquer et à s'entrechoquer, il tenta un suprême effort pour se dégager et s'enfuir.

Mais ses forces le trahirent, l'évanouissement le reprit et il s'affaissa mourant.

— C'est mon frère! s'écria le comte, qui déjà, à la vue de cet homme réduit à ce honteux et lamentable état, avait oublié tous ses crimes pour ne plus se souvenir que d'une chose, c'est que les mêmes flancs les avaient portés tous les deux.

— C'est votre frère, Armand! répéta madame de Kergaz, que la même pensée et la même compassion unirent.

Le mendiant, évanoui de nouveau, fut placé dans la chaise de poste et le comte dit au postillon :

— Nous ne sommes plus qu'à trois lieues de Magny; crevez vos chevaux, mais arrivez en trois quarts d'heure.

La chaise repartit, rapide comme l'éclair. Elle entra bien tôt dans la grande allée de tilleuls qui conduit au perron du château.

Quelques minutes plus tard, le mendiant rouvrit les yeux; grâce à des soins empressés, il se trouvait non plus sur la route, mais dans le lit d'une élégante chambre à coucher.

Un homme et une femme étaient anxieusement penchés sur lui, écoutant l'avis d'un médecin qu'on avait envoyé quérir en hâte.

— Cet évanouissement, disait le docteur, a eu pour cause première l'absence trop prolongée d'aliments, corroborée par une longue marche. Les pieds sont enflés. Il a dû faire au moins vingt lieues depuis hier.

— Andrea, murmura M. de Kergaz en se penchant à l'oreille du mendiant, vous êtes ici chez moi... chez votre frère... chez vous.

Andrea, car c'était bien lui, continuait à le regarder avec des yeux hagards, égarés. On eût dit qu'il croyait faire un rêve étrange, et cherchait à repousser quelque horrible vision.

— Frère... répéta M. de Kergaz d'une voix émue et caressante, frère... est-ce bien vous?

— Non, non... balbutia-t-il, je suis un mendiant, un vagabond sans fer ni lieu... un homme que la justice inépuisable poursuit, que le remords assiege à toute heure... Je suis un de ces grands coupables qui se condamnent volontairement à parcourir le monde sans relâche, portant avec eux le fardeau de leur iniquité.

M. de Kergaz poussa un cri de joie.

— Ah! frère, frère, murmura-t-il, tu t'es donc enfin repenti? Il fit un signe à sa jeune femme, qui sortit, emmenant le docteur.

Alors Armand, resté seul au chevet du vicomte Andrea, lui prit affectueusement la main et lui dit :

— Nous avons eu la même mère, et s'il est vrai que le repentir est entré dans ton cœur...

— Notre mère! interrompit Andrea d'une voix sourde, j'ai été son bourreau...

Et il ajouta avec un accent d'humilité profonde.

— Frère, quand je serai un peu reposé, quand mes pieds désenflés me permettront de continuer ma route, vous me laisserez partir, n'est-ce pas?... Un morceau de pain, un verre d'eau... Jérôme le mendiant n'a pas besoin d'autre chose...

— Mon Dieu! murmura M. de Kergaz, dont le noble cœur battait d'émotion, en quelle misère horrible es-tu donc tombé, pauvre frère?

— En une misère volontaire, dit le mendiant, courbant humblement le front. Un jour, le repentir est venu, et j'ai voulu expier tous mes crimes... Les deux cent mille francs que je tenais de vous, frère, je ne les ai point dissipés. Ils sont déposés à la Banque de New-York. Le revenu en est versé dans la caisse des hospices... Moi, je n'ai besoin de rien... Je me suis condamné à m'en aller par le monde, demandant la charité, couchant dans les écuries et les granges... souvent au bord du chemin... Peut être qu'à la longue, Dieu, que je prie nuit et jour, finira par me pardonner.

— C'est fait! répondit le comte. Au nom de Dieu, frère, je te pardonne et te dis que l'expiation est suffisante...

Et M. de Kergaz, enlaçant Andrea dans ses bras, ajouta :

— Mon frère bien-aimé, veux-tu vivre sous mon toit, non plus comme un vagabond, ni plus comme un coupable, mais comme mon ami, mon égal, le fils de ma mère, l'enfant prodigue que ramène le repentir et à qui tous les bras sont ouverts? Reste, frère; entre ma femme et mon enfant, tu seras heureux, car tu es pardonné...

II

Deux mois environ après la scène que nous venons de raconter, nous eussions retrouvé à Paris, rue Culture-Sainte-Catherine, le comte Armand de Kergaz et sa jeune femme causant tête-à-tête dans un cabinet de travail.

On était alors aux premiers jours de janvier. C'était le matin, vers dix heures.